

« L'être humain n'avance que par le pire »

Jean-Marie Piemme

Dramaturge et auteur dramatique né en 1944 à Seraing, Jean-Marie Piemme a participé à la fondation du Théâtre Varia à Bruxelles, travaillé au Théâtre de la Monnaie de 1984 à 1988 et a reçu de nombreux prix pour ses pièces. Il est actuellement chargé de cours à l'Insas (Institut supérieur des arts de diffusion, à Bruxelles).

Grande figure du théâtre franco-phon belge, Jean-Marie Piemme est l'une de nos plumes les plus tranchantes. Auteur notamment de *Dialogue d'un chien avec son maître sur la nécessité de mordre ses amis* ou de *J'habitais une petite maison sans grâce, j'ai jamais le boudin* (actuellement en tournée en Belgique), le fils d'ouvrier devenu écrivain creuse sans relâche dans les péripéties de notre condition humaine. « *Je n'écris pas du théâtre pour dénoncer la marche boiteuse du monde : elle est de notoriété publique. J'écris du théâtre pour trouver en quoi nous sommes vivants dans tout cela* », dit-il. Il ne devrait pas chômer dans le contexte actuel !

Quel sentiment vous inspirent les événements ?

Je suis pétrifié, comme tout le monde, par la violence de ce qui s'est passé en France, et par la réaction ici, à Bruxelles. J'ai l'impression que le temps a basculé, que nous avons changé d'époque, qu'on sortait à peine du XX^e siècle et que le temps s'est soudain accéléré. Bien sûr, il y a eu les tours du 11 Septembre mais là, tout à coup, c'est physique, réel, concret.

Je suis d'autant plus frappé qu'il y a quelques années, j'ai écrit une pièce qui s'intitule Métro 4, dont la principale donnée était l'explosion d'une bombe à la station Porte de Namur. Je ne cherchais pas à savoir qui avait mis cette bombe, mais à

comprendre quelles étaient les répercussions, l'onde de choc autour de soi. Heureusement, aucune bombe n'a explosé à Bruxelles mais, tout à coup, cette hypothèse n'est plus de la fiction.

On a l'impression d'un changement brutal de l'Histoire et pourtant, c'était là depuis un certain temps. Les êtres humains sont ainsi faits : il faut avoir le nez dans la merde pour enfin voir quelque chose ! On n'avance que par le pire.

Qu'attendez-vous de la suite ?

J'espère que les discours convenus des politiciens, les coups de pied sous la table, les bras de fer, toute cette mesquinerie politique va être balayée et que les problèmes vont être affrontés, parce que ces terroristes ne nous tombent pas du Saint-Esprit. S'ils viennent de chez nous, il faut réagir. Le discours politique sécuritaire n'est pas suffisant. J'espère que cela va susciter une nouvelle façon d'agir, de penser la politique, à moins qu'il ne faille une plus grosse catastrophe encore pour que ça arrive. On ne peut plus continuer à se donner des coups de pied sous la table, ce n'est pas à la hauteur de la situation.

Aller au théâtre, c'est résister ?

Aujourd'hui, le simple fait d'aller au café devient un acte de résistance. Le théâtre est un lieu de laïcité surtout, mais pas une laïcité agressive qui veut fermer les gueules. Le théâtre ne va pas vaincre le terrorisme, mais c'est un lieu, comme d'autres, de résistance, parce que la vérité n'y est pas révélée, elle se construit à vue, comme je l'écrivais dans le texte lu ce week-end. (NDLR : Un texte lu dans les théâtres wallons solidaires des théâtres bruxellois qui avaient dû fermer et qui poursuivait ainsi : « Le théâtre laïcise le monde. Le "comme si" du théâtre, c'est la vérité qui doute, la vérité qui ne colle pas, qui ne veut pas vous étrangler pour vous convaincre, qui ne vous crève pas les tympans pour avoir raison. »)

Le théâtre, c'est le monde qui se sait ironique, c'est la vérité moins l'inquisition, moins les bûchers, moins

les rasoirs, moins les kalachnikovs, moins les colonisations et les impérialismes de quelque divinité qu'ils se réclament.

Ces théâtres bruxellois qui ont fermé jusqu'à mardi, n'est-ce pas le signe d'une parole muselée ?

C'est normal qu'on ait fermé les théâtres, pour des raisons de sécurité, de manière conjoncturelle. Ça ne veut pas dire que nous avons été muselés.

De la même manière, voir des militaires dans la rue, ça ne veut pas dire que nous allons vivre un état de siège pendant vingt ans. Je l'espère en tout cas. Mais je pense qu'après ces événements, la culture devrait reprendre du poil de la bête. Sinon, quand on retire les mesures sécuritaires, que reste-t-il ?

Il nous reste à penser positivement, et la culture est le lieu où l'on essaie de penser positivement. Faire vivre et nourrir cette culture devient plus urgent encore. Les artistes doivent s'interroger sur cela et ne pas rester dans leur petite bulle privilégiée alors que le reste de la population est concerné.

Y aura-t-il un basculement dans votre travail d'écriture ?

Le vivre ensemble a toujours été une préoccupation dans mon écriture, mais je ne suis pas partisan d'un théâtre de l'actualité.

Toutefois, il y aura des échos, c'est certain. Pas dans le sens journalistique ni dans le sens de donner une vérité judiciaire ou politique pour dire « voilà les bons et voilà les méchants », mais certainement dans le sens de comprendre comment le politique nous traverse et traverse nos vies. ■

Propos recueillis par
CATHERINE MAKEREEL

« Le théâtre est un lieu de laïcité surtout, mais pas une laïcité agressive »